

centrale en quête de relais en province – on ne disait pas encore « en région ». Jean-Pierre Péneau endossera le même rôle au même moment à Nantes. C'est d'ailleurs le préfet Jacques Pélissier qui, à Rennes, avertit officiellement Fréville de la nomination de Boclé comme directeur par intérim le 9 octobre 1968. Simple formalité que le maire n'entend pourtant pas de cette oreille. Installé dans ces fonctions depuis mai 1966, proche de Louis Arretche, architecte des bâtiments civils et palais nationaux (BCPN) et conseil de plusieurs ministères, Jean Monge s'y rend malgré tout, avec amertume, ayant compris que les nouveaux directeurs seraient des cadres administratifs à temps plein dorénavant rémunérés par l'État. 102 élèves répondent présent à la première rentrée de janvier 1969. Un « nouveau monde » émerge, les enseignants en poste sont alors congédiés pour leur quasi-totalité, et le fossé entre profession et enseignement se creuse pour longtemps. « Faisant écho à ses engagements personnels placés dans le sillage du CÉLIB [Comité d'étude et de liaison des intérêts bretons] », Boclé en appelle alors à une « décolonisation de la région ». Chacun l'aura compris : cette chronique écrite par deux passionnés dans une langue agréable et simple, précise et impeccablement documentée, en dit beaucoup plus long sur la fabrique de la ville que ne le laisse supposer son « petit » objet de départ, l'enseignement de l'architecture à Rennes.

Jean-Louis VIOLEAU

Sociologue

professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Nantes

Jacques ALEXANDRE, Capucine LEMAÎTRE, Hervé RONNÉ, *Madones de Rennes. Inventaire des niches sculptées*, Rennes, Ouest-France, 2022, 142 p.

Le promeneur qui arpente les rues du centre de Rennes ne manque pas de remarquer sur les façades la fréquence des statues de la Vierge, souvent enchâssées dans une niche plus ou moins ornée. Leur nombre total demeurerait jusqu'ici de l'ordre du mystère : une centaine, risquait-on parfois. La réalité est bien au-delà : 236, permet de conclure la patiente enquête engagée voici quarante ans par Jacques Alexandre et son épouse. Le présent ouvrage est le véritable aboutissement d'un projet souvent effleuré depuis la fin des années 1950 mais dont la concrétisation était jusqu'ici demeurée très partielle. En 1958, Gustave Huet recensa 22 « petites Madones » (dont beaucoup ont aujourd'hui disparu) sur le territoire de la paroisse de Toussaints⁴⁴. En 1961, un jeune Saint-Cyrien, Alain Baslé, consacra ses vacances à un repérage mené au long de cinquante-trois rues, sans que son travail ait été conservé autrement

44. HUET, G[ustave], *La paroisse de Toussaints de Rennes*, Rennes, Impr. nouvelles de Bretagne, 1960, p. 179-180.

que par la mention qu'en fit E. de Geyer dans l'article de 1968 qui fut longtemps la seule référence sur le sujet⁴⁵. Dans les années 1980-1990, Jean-Yves Veillard attira à nouveau l'attention sur les niches, entreprit une campagne photographique et plaida – sans grand résultat, semble-t-il – pour que les pouvoirs publics soutiennent la restauration des plus intéressantes au titre du patrimoine : en lui dédiant leur ouvrage, les trois auteurs rappellent ce qu'ils doivent au fondateur du Musée de Bretagne (comme *Les Amis du patrimoine rennais*, également associés à l'entreprise). En 2020, le bicentenaire du grand incendie permit de poser franchement la question du lien éventuel de l'événement avec les statues mariales : lien généralement indirect mais spatialement mesurable, les plus fortes densités de « niches à Vierge » s'observant non pas dans les rues reconstruites mais dans celles qui avaient échappé de justesse au brasier, de la rue Saint-Louis au Vau Saint-Germain en passant par la rue Saint-Sauveur⁴⁶. Au même moment, J. Alexandre achevait son inventaire et s'appropriait à le livrer au public. Son ouvrage, soigneusement édité par Ouest-France, s'offre comme un guide-promenade, d'une statue à l'autre, au long de six itinéraires partant du centre ancien pour gagner les quartiers plus récents. Au terme de chaque parcours figure l'inventaire, à hauteur de 2022, de toutes les « niches à Vierge », qualifiées ici de « Madones » : à la vérité, aucune désignation générique n'est satisfaisante puisque certaines statues sont dépourvues de niche, certaines niches de statues... et que plusieurs figurent de saints personnages autres que la Vierge. Peu importe au fond : l'essentiel est qu'aucune statue ou niche humainement repérable n'ait échappé à l'attention du recenseur. La réussite est particulièrement méritoire dans les quartiers plus récents où la moisson est plus incertaine et les objets souvent moins détectables depuis la rue.

Ingénieur de formation, J. Alexandre a su s'entourer ici des meilleures compétences. Le photographe Hervé Ronné a réalisé de très nombreux clichés de belle qualité, dont la précision permet souvent une meilleure visibilité que la vue directe, en particulier sur l'intérieur des niches. L'historienne de l'art Capucine Lemaître a rédigé le texte des différents chapitres-itinéraires. La grande majorité des « Madones » y est caractérisée par une brève mention ou par un paragraphe plus nourri lorsque l'objet le mérite : localisation, environnement (les niches les plus soignées sont décrites avec une grande précision), type de statue, datation lorsque celle-ci est connue ou peut être déduite de l'immeuble lui-même, accompagnements éventuels (vases, fleurs, etc.). Les dimensions ne figurent pas, qui eussent été utiles lorsque les clichés ne donnent pas une juste échelle des lieux, mais on conviendra qu'un mesurage systématique

45. GEYER, E. de, « Puits et niches votives du vieux Rennes », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. LXXVI, 1968, p. 135-140.

46. AUBERT, Gauthier, PROVOST, Georges (dir.), *Rennes 1720. L'incendie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020 (en particulier la carte, p. 181 : 110 niches/statues, dont 21 disparues, dans les limites de la ville du XVIII^e siècle).

n'était guère envisageable. L'approche analytique est heureusement complétée par de nombreux encadrés, portant notamment sur le culte de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, celui de Jeanne d'Arc ou encore le congrès marial rennais de 1950 (qui semble avoir vu une campagne concertée de rénovation des niches). L'information historique est globalement sûre, même si elle aurait pu, parfois, être actualisée: est-il toujours possible, par exemple, de faire remonter les origines du culte marial à Rennes au ^{vi}^e siècle, comme au temps de dom Plaine ? Que vaut la date de 1357 assignée au miracle de Saint-Sauveur – la statue de la Vierge désignant du doigt la mine par laquelle allaient déboucher les Anglais – sachant que le récit apparaît près de deux siècles plus tard et que sa mise en forme écrite, aux ^{xvi}^e-^{xvii}^e siècles, ne permet pas de trancher pour une date plus que pour une autre ? Une ou deux erreurs de détail⁴⁷ ne sauraient affecter la justesse globale du propos. Cartes, textes et clichés permettent, pour la première fois, de prendre la mesure complète d'un authentique patrimoine échelonné sur près de cinq siècles.

Le premier constat qui s'en dégage est, en l'absence d'attestation plus ancienne, le caractère clairement moderne de la pratique qui consiste à apposer, à des fins protectrices, une statue sur la façade d'un immeuble. La datation la plus ancienne – 1624, sur l'hôtel de Brie, rue du Chapitre – est peut-être liée à la peste (on n'en a pas de preuve) mais elle traduit sûrement une conjoncture particulière, marquée, tout à la fois, par des périls majeurs et par l'essor d'une dévotion catholique plus que jamais avide de supports sensibles. Pendant longtemps, à en croire E. de Geyer, les Rennais appelèrent ces statues des « vœux » : signe que la pratique de l'invocation contractuelle dans l'épreuve, bien connue à l'échelle collective sinon municipale (Rennes en 1632), se vivait aussi à l'échelle plus réduite de la famille, de la maison ou de la rue. Les statues rennaises gardèrent longtemps cette fonction protectrice envers le danger : la maladie contagieuse, comme le rappelle le choléra de 1849 (un précieux article du *Journal de Rennes*, cité p. 78, relate que les Vierges se multiplièrent alors sur les façades des maisons) ; le feu, bien sûr, car une niche (aujourd'hui vide) visible dans la cour intérieure du 10 rue Saint-Melaine, peut être précisément reliée à l'incendie du 27 septembre 1851 récemment étudié par Jean-François Tanguy⁴⁸.

Bien que la grande majorité de ces statues ne permette pas de datation précise, l'inventaire suggère avec netteté que leur grande époque se situa entre 1720 et 1930, avec une séquence particulièrement féconde entre 1840 et 1900. Jamais les statues ne furent plus monumentales que sur les façades d'immeubles cossus du ^{xix}^e siècle, en

47. P. 73, la bataille d'Auray située en 1363 ; p. 73 également, Louise du Quengo ne fut jamais « de Tonquédec » ; p. 135, une « minuscule Vierge » est en réalité une sainte Anne d'Auray et sa fille.

48. TANGUY, Jean-François, « Sociétés urbaines au miroir des catastrophes. L'incendie de la rue Saint-Melaine à Rennes, septembre 1851 », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine*, t. CXXII, 2008, p. 163-188.

particulier quai Richemont. Bien que le nom de Jean-Marie Huchet revienne maintes fois, la personnalité des architectes importe moins ici que celle des commanditaires, le voisinage de quelques familles dévotes pouvant susciter une « grappe » de statues dont la rue de Robien ou celle de la Palestine sont de très beaux exemples. Hors des beaux quartiers, le phénomène peut trouver des prolongements dans des rues pavillonnaires du premier ^{xx}^e siècle. Le 6^e itinéraire en est une belle illustration, qui mène au quartier des Sacrés-Cœurs (et non « du Sacré-Cœur » comme il est écrit ici de manière un peu surprenante : le pluriel doit être ici respecté, d'autant que l'association du Cœur de Marie dans la titulature de la paroisse et la désignation du quartier est essentielle à l'affaire). Jouent probablement ici la ferveur mariale propre à la paroisse, la volonté de conjurer les noms de rues imposés par une municipalité quelque peu malicieuse (faut-il imputer au seul hasard que la rue Étienne-Dolet soit riche de deux niches à Vierge ?) et la tragique expérience des bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Mais les Sacrés-Cœurs demeurent une exception : rien de tel dans d'autres quartiers peu ou prou comparables, Jeanne d'Arc, Sainte-Thérèse ou Saint-Martin.

La grande majorité des statues sont mariales et rares sont les œuvres véritablement originales. À partir de 1830, la plupart reprennent les canons iconiques des Vierges d'apparition ou de pèlerinage : la Médaille miraculeuse (dite ici « accueillante ») puis celle de Lourdes, très rarement de Pontmain, plus récemment de Medjugorje (un exemple de 2005). Le type parisien de Notre-Dame-des-Victoires (la Vierge et l'Enfant couronnés, Jésus debout sur un globe) peut être également distingué, qui nous semble bien représenté à Rennes. Mais avec le temps, l'exclusivité mariale perd de sa force. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre ancien, sainte Anne, saint Joseph, le Sacré-Cœur, la Sainte-Famille ou Jeanne d'Arc se font plus fréquents. On remarquera, en revanche, la quasi-absence de sainte Thérèse de Lisieux dont la popularité inspire plutôt de grandes statues d'église ou de modestes réductions à usage domestique. Finalement, la grande faveur des statues sur les façades ne correspond-elle pas à ce moment intermédiaire où les vœux municipaux ne sont plus de mise (c'est le cas à Rennes dès le ^{xviii}^e siècle) mais où l'on ne dispose pas encore des statues de plâtre qui finissent, par la grâce de l'industrie des objets de piété, par gagner l'intimité des foyers ?

Le précieux inventaire de J. Alexandre donne enfin l'occasion de mesurer les évolutions du dernier demi-siècle. La première évidence a trait à l'absence totale de statue dans les nouveaux quartiers d'après 1960, hormis quelques localisations erratiques liées à un établissement religieux. La reconstruction d'après-guerre sut pourtant faire place à quelques statues, en particulier dans le centre (quai Lamartine) : ce sont bien souvent des faïences quimpéroises qui offraient une alternative aux plâtres de série désormais vilipendés. Jusqu'à nos jours, il est des niches discrètement entretenues et repeintes, jusqu'à retrouver une statue qui avait disparu. Mais combien plus nombreuses les disparitions ! Sans revenir sur les destructions plus

anciennes (comme celle du passage des Carmélites), l'ouvrage énumère avec sûreté les disparitions survenues durant le temps de l'enquête. Celles-ci s'avèrent de plus en plus nombreuses depuis les années 2000. Des dizaines de statues n'ont pas survécu à la destruction de la maison qui les portait ou à une restauration qui les a « oubliées ». Le renouvellement sociologique de la population, la déchristianisation, voire le discrédit nourri par les croyants pour des formes de piété désuètes, ont fait le lit de l'indifférence : soit la plus ordinaire des menaces pour ces objets anonymes (seul un menuisier a pu être identifié, pour la belle niche néo-bretonne de la rue Châteaurenault) qui, le plus souvent, n'appartiennent à personne sans relever pour autant du patrimoine public. À cet égard, cet ouvrage vient à point nommé pour garder trace d'un ensemble dont la pérennité ne saurait être assurée ; dans le meilleur des cas, il suscitera une prise de conscience qui aidera à sa préservation. Ces « dévotions des façades » ne disent-elles pas beaucoup de l'histoire et de la personnalité urbaines, à Rennes mais aussi ailleurs ? Un *Guide des Madones de Lyon* a été publié en 2008 qui recense 257 statues⁴⁹ ; de même, un inventaire des « niches du vieux Laval » est aujourd'hui disponible en ligne⁵⁰. Au-delà de l'intérêt local, l'historien pourra y trouver les matériaux d'une approche comparée qui vaut d'être menée, tant pour de grandes cités (Lyon, Aix-en-Provence...) que pour des villes plus modestes (en Bretagne, Moncontour, Gouarec...).

Georges PROVOST

Philippe PETOUT, *Les remparts de Saint-Malo*, Saint-Malo, éditions Cristel, 2022, 220 p.

Conservateur des musées de Saint-Malo pendant plus de trente ans, Philippe Petout connaît le patrimoine malouin sur le bout des doigts. Or, quoi de plus emblématique de Saint-Malo que son enceinte fortifiée ? P. Petout retrace son histoire complexe dans un « livre de synthèse d'histoire et d'architecture militaire ».

Faute de sources précises et de fouilles archéologiques, on sait peu de choses de l'enceinte primitive de la ville. Attribuée à l'évêque Jean de la Grille, vers le milieu du XII^e siècle, elle consistait probablement en une « clôture rudimentaire et imparfaite » ayant une finalité davantage fiscale que militaire et entourant seulement la cité épiscopale. D'ailleurs, à la fin du XIII^e siècle encore, seules Nantes, Rennes et Dinan ont une véritable enceinte de pierre en Bretagne. C'est donc au cours du XIV^e siècle que sont édifiées les premières murailles de pierre à Saint-Malo, lui permettant de

49. *Guide des Madones de Lyon*, Lyon, Autre Vue, 2008.

50. Sur le site des Amis du Vieux Laval (une cinquantaine de niches, en prenant en compte plusieurs représentations profanes).